

UN AMOUR

ANNE
MAGADIEU

TURC



Roman

Fayard

83

37

ANNÉE 1912

CHRYSE
DU MOIS

UN AMOUR TURC

UN AMOUR TURC

8042
95102

ÉDITION

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
DU MÊME AUTEUR

De cendre et de lave

ANNE / MAGADIEU /

UN AMOUR TURC

FAYARD

ANNE MAGALDIEU
UN AMOUR TURC



© Librairie Arthème Fayard, 1975.

I.

La meute d'enfer

« Christofer ! Attention ! » cria Claire du Bourg, une fraction de seconde trop tard.

Découplés comme pour une chasse au sanglier, une vingtaine de mastiffs blancs, tachetés de beige, dévalaient le chemin de terre qui conduisait au village. Ils étaient énormes, trapus, avec des pattes musculeuses qui faisaient « flip-flap » sur le sol dur, et des yeux de flamme rouge. Le collier de fer hérissé de pointes dont ils étaient équipés ajoutait à leur aspect féroce. Mais le plus impressionnant était leur discipline, et le silence, coupé seulement de grondements sourds, dans lequel s'effectuait leur charge. On aurait dit une section d'assaut bien entraînée, exécutant une manœuvre prévue de longue date.

« Vite ! Revenez ! » hurla le chauffeur turc.

Il était déjà trop tard. Bien avant que le jeune Anglais pût atteindre la Land-Rover arrêtée sur le bas-côté de la route, et dont le séparait un large fossé herbu, la meute lui aurait coupé le chemin. Il le comprit, démarra comme pour un cent mètres et, d'une foulée souple — dix ans de cricket dans un collège du Devonshire — gagna en quelques bonds l'entrée du cimetière.

Une stèle plus imposante que les autres, signalant la tombe d'un homme riche ou d'un saint, dépassait d'une encolure le troupeau de marbre qui s'égayait à travers les herbes folles. Elle était sur-

montée d'une sorte de bulbe coupé dont la section pouvait avoir vingt centimètres de diamètre.

Christofer entreprit, sacrilège épouvantable, de se hisser sur cette plate-forme précaire où il avait tout juste la place de poser les deux pieds — à condition de pouvoir s'y rétablir. Il y parvint, au prix d'un prodige d'équilibre, et, le cœur battant, se tint debout au sommet de sa colonne, à quelque un mètre soixante du sol.

Il était temps. Les chiens d'enfer arrivaient au triple galop. Comme à la parade, ils firent cercle autour de la stèle, cependant que trois d'entre eux, sans doute préposés aux opérations de commandos, se mirent à sauter avec frénésie, non sans méthode toutefois, pour essayer d'attraper cette proie communautaire. Quelques coups de botte ferrée les dissuadèrent pour un moment. Mais cet exercice compromettait dangereusement l'équilibre de Christofer. Il faillit tomber, se rattrapa de justesse, et appela d'une voix fêlée par l'angoisse :

« *Help ! help ! Quick !* Je ne tiendrai pas longtemps comme ça ! »

Il pouvait être midi. Un soleil blanc glissait sur les tombes plantées de guingois à l'abri d'un rideau de cyprès. C'était la seule tache de verdure dans un paysage sans merci : la grande steppe d'Anatolie centrale, une espèce d'océan d'herbe rase, gris-jaune, au sein duquel les terres cultivables, qui signalaient l'existence des rares villages, semblaient des îlots battus par les vagues. Au printemps, toute cette désolation s'illuminerait de rose, de mauve et d'or, dans la brusque flambée de désir qui réveillait les fleurs sauvages et les faisait s'épanouir, le temps d'une promesse. Mais on était le 25 octobre, le printemps était loin, et le vent charriait des aiguilles de glace. Pas d'autre relief, à des kilomètres à la ronde, que ce cimetière abandonné des dieux et les quelques mesures de terre battue qui, à deux cents mètres de là, s'accrochaient au flanc d'une butte.

« J'arrive ! cria Namik, tenez bon ! »

Il avait pris, sous le siège avant de la Land-Rover, trois de ces lourds bâtons ferrés sans lesquels on ne se déplace jamais dans ces

contrées de sauvages rencontres et qui font partie, pour le voyageur, des objets de première nécessité, au même titre que la cafetière ou le flacon de raki. Il en tendait un à Claire, conservait les deux autres.

« Vous n'aurez pas à vous en servir, mais on ne sait jamais. Restez ici. Ne sortez sous aucun prétexte.

— Je vais avec vous, protesta Claire.

— Non, il faut que quelqu'un reste là pour klaxonner, cela fera venir les villageois. »

A peine avait-il parcouru quelques mètres que deux escouades de mastiffs se détachaient de la troupe : l'une pour venir à sa rencontre, l'autre pour investir la Land-Rover. Ces chiens turcs avaient dû suivre des leçons de tactique à l'Ecole des Cadets d'Ankara. Leur manœuvre, heureusement pour Christofer, venait un peu tard.

« Si vous avez à vous défendre contre eux, visez au museau ! » cria encore Namik à l'intention de Christofer.

Lui-même maniait le bâton avec la maestria d'un spécialiste des arts martiaux. L'élan de la meute vint se briser sur les moulinsets fulgurants qu'il exécutait, espèce de cercle de feu à l'intérieur duquel il se tenait embusqué pour frapper à bon escient. D'un revers, il envoya bouler à dix mètres un dogue particulièrement agressif qui couina de douleur, et l'ardeur de ses assaillants en fut ralentie. Bref répit. Les mastiffs avaient dû l'identifier comme l'adversaire le plus redoutable, car une bonne dizaine d'entre eux s'acharnaient contre lui. Les trois mêmes spécialistes du saut continuaient de se relayer pour assaillir Christofer. Cinq chiens montaient la garde autour de la Land-Rover, spécialement carrossée, où Claire était pour eux à peu près aussi accessible qu'un homard en boîte.

« Attrapez ! » cria Namik.

Il était parvenu à une dizaine de mètres de la stèle qui servait de refuge à Christofer et lui lança le bâton. Le jeune Anglais le reçut en voltige, se déséquilibra, tomba de son perchoir. Aussitôt les trois molosses furent sur lui. Il sentit sur son visage leur haleine fauve, se redressa d'un coup de reins désespéré, éprouva

soudain une brûlure à l'épaule : une dent avide avait arraché la veste de cuir, la chemise et un morceau de chair. Des lueurs dansèrent devant ses yeux. Il crut qu'il allait s'évanouir, se ressaisit et, soudain furieux, cogna comme un bûcheron sur les mufles féroces, avec le bâton qu'il avait gardé en main par miracle.

« J'arrive ! » répéta Namik.

Balayant littéralement la meute qui l'attaquait, soulevant parfois du sol un acharné qui avait planté ses crocs dans le bois et ne voulait plus lâcher, il parvint à faire sa jonction avec Christofer. La partie devenait plus égale. Dos à dos, les deux hommes allaient pouvoir combattre sans se soucier de leurs arrières. Christofer en conçut un optimisme hors de propos et relâcha sa garde : la seconde d'après, une mâchoire claquait à un demi-centimètre de sa gorge, éraflant au passage son oreille, qui se mit à saigner.

Derrière les vitres de la Land-Rover, Claire appuyait fiévreusement sur le klaxon, essayant de composer des appels qu'elle voulait pressants sur le rythme dix fois recommencé du S.O.S. des opérateurs de morse. Sans succès. Le sentier qui descendait du village restait vide. Elle avait l'impression d'assister à l'un de ces spectacles que l'imagination invente pour se faire délicieusement peur. Ce qu'elle voyait ne pouvait pas être vrai ! Un décret de sa volonté suffirait à tout renvoyer au néant !

La veille encore, ils avaient passé la soirée au *Gar Gazimonu* d'Ankara, où Umit, son collègue turc de l'O.M.I., avait absolument voulu les emmener parce qu'on pouvait y dîner en regardant le spectacle oriental. Et Christofer pouffait comme un collégien lorsque la spécialiste maison de la danse du ventre lui dédiait son regard alourdi de khôl et la houle de sa cellulite. Le même Christofer qui allait peut-être se faire dévorer vif pour n'avoir pas pris au sérieux les conseils de prudence qu'on lui donnait !

Car c'était un combat à mort, on ne pouvait pas en douter, qui se déroulait sous les yeux de Claire. Ces chiens étaient des tueurs. Entraînés à défendre les hameaux du grand plateau contre les hordes

de loups qui les assiégeaient chaque hiver — d'où le collier de fer et les pointes — ils restaient presque aussi sauvages que les ennemis qu'ils étaient chargés de combattre. A peine domptés, jamais apprivoisés, refusant d'entrer dans les maisons, vivant à la dure, négociant une pitance minable contre la protection qu'ils assuraient, ils menaient une existence féroce de mercenaires, toujours prêts à la violence. On avait dix fois mis en garde Christofer et Claire contre le danger mortel qu'ils représentaient.

Claire consulta sa montre : midi quatre. Depuis combien de temps durait ce duel incroyable ? Deux, trois minutes ? Autant de siècles. Et combien de temps les deux hommes pourraient-ils tenir ? Il semblait à Claire que leur résistance commençait à s'éteindre. Celle de Christofer surtout, qui paraît de plus en plus difficilement aux assauts impitoyables de ses vis-à-vis.

Les chiens, eux, étaient frais, se relayant méthodiquement pour lancer leurs attaques. Quel entraînement, quel réflexe, ou quel surchien ancestral leur inspirait cette tactique ? Claire jeta un coup d'œil sur les cinq molosses qui montaient la garde près de la Land-Rover et que le vacarme du klaxon avait seulement fait s'écarter de quelques mètres. Elle frissonna. Dans les yeux de braise on décelait une insondable cruauté.

« Ce n'est pas prudent », avait dit Namik à Christofer, lorsque le jeune Anglais avait manifesté le désir de descendre, rien qu'un instant, pour voir de près les stèles du petit cimetière ; c'était sa première mission en Anatolie, il s'étonnait encore de tout.

« Qu'est-ce qui n'est pas prudent ?

— Prenez de quoi vous défendre contre les chiens.

— *What ?* Quels chiens ? Le village est loin, j'aurai le temps de les voir venir. Et puis, je n'ai pas peur des chiens. Braves bêtes ! J'ai chassé à courre avec le marquis de Cunningham.

— Ce ne sont pas des chiens comme les autres.

— Qu'est-ce que les chiens turcs ont de spécial ? Ils mangent du yaourt au petit déjeuner ? Ils lisent le Coran ? Restez bien tranquilles, j'en ai pour trente secondes. »

Lorsque Christofer prenait ces allures de grand seigneur échappé d'Oxford, il n'y avait que deux recours possibles : lui sauter à la gorge ou l'ignorer. Rougissant de colère, Namik avait choisi la seconde solution. Claire aussi. Pourvu qu'elle n'eût pas à le regretter toute sa vie.

Ils avaient quitté Ankara le matin même, traversant avant l'aube les faubourgs endormis où rôdait encore la fraîcheur nocturne. Selon l'usage, Claire avait pris place avec son homologue turc, Umit, dans la Land-Rover que conduisait Namik. Christofer partageait la camionnette-laboratoire, une Ford, avec Mahmoud, le technicien entomologiste, Sadan, l'infirmière — prononcez Chadame — et Imir, le second chauffeur. Ils avaient un peu plus de cent soixante kilomètres à faire pour gagner Acipinar, choisi comme lieu de leur première enquête. Deux heures de trajet dans des conditions normales.

Mais rien n'était tout à fait normal dans ce pays, sis entre des civilisations distantes de quelques millénaires. Il fallait compter avec l'état des routes, avec les charrettes, avec les ânes, et surtout avec les camions, pratiquement impossibles à doubler. C'étaient, pour la plupart, des contemporains de la Croisière Jaune, qui auraient dû trouver le repos depuis longtemps dans un cimetière de voitures. Mais cinquante fois rapiécés, crachant la vapeur et l'huile par tous leurs joints, ils continuaient de brinquebaler, dans un vacarme de fin du monde, pour transporter d'une ville à l'autre les cargaisons les plus hétéroclites : pièces de bois, pierres de taille, ballots de café ou de thé, moutons, chèvres, et aussi des humains qui s'accrochaient par grappes jusque sur le toit des cabines. Leurs chauffeurs pilotaient ces épaves comme des prototypes de *Formule un* et, prenant les virages sur deux roues, s'engouffrant dans les descentes à mausolée ouvert, zigzaguant dans les montées, n'hésitant pas à jouer de

la queue de poisson en virtuoses, semblaient mettre un point d'honneur à vous barrer le passage. Dieu sait que l'honneur turc était dans ce domaine particulièrement à vif. A la sortie d'Ankara, Namik et Imir entreprirent, avec un autocar échappé de la foire à la Ferraille, une course à la mort qui faillit dix fois se terminer dans le ravin.

Pourtant, tout s'était bien passé pendant les premières heures. Dans la magnificence nacrée de l'aube, les deux véhicules marqués du sigle bleu de l'O.M.I. — un caducée inscrit dans un planisphère — avaient insensiblement quitté la plaine, où s'attardaient les beaux jours de l'arrière-saison, pour le haut plateau déjà balayé par les vents coupants d'automne. La grand-route s'était faite route, puis chemin, puis piste. La circulation avait diminué pour se réduire à rien, les agglomérations étaient devenues de plus en plus rares, jusqu'à n'être plus que ces hameaux de misère, tassés au ras du sol dont ils épousaient la couleur. Et derrière chaque voiture avançait, processionnellement, un nuage de poussière jaune.

La panne de la camionnette était survenue un peu après onze heures et demie, à une trentaine de kilomètres du but, juste comme ils achevaient de longer le Grand Lac Salé, dont les eaux mortes, miroitant lourdement au soleil, alternaient avec des lambeaux de terrain qu'on devinait pourri.

« Allumage, avait diagnostiqué Imir, après avoir plongé sous le capot. Un fil à la masse quelque part.

— Vous avez ce qu'il faut pour réparer ? » demanda Umit.

Question de pure forme. Imir avait dans la camionnette de quoi remplacer pièce par pièce son moteur et celui de la Land-Rover. On ne s'embarquait jamais sans biscuits, dans ces régions désertiques. Il est vrai que l'habileté stupéfiante des garagistes turcs pouvait pallier à peu près n'importe quelle carence ; Max Avignant, un paludologue de l'O.M.I., collègue d'Umit, avait vu l'un d'entre eux remplacer, sur sa huit-cylindres Chevrolet, une dynamo, prématurément défunte, par un ersatz bricolé dans une boîte de

conserves. Et ça marchait ! Encore fallait-il pouvoir trouver un garagiste turc.

« Vous en avez pour combien de temps ? demanda encore Umit.

— Une heure, peut-être davantage. Avec l'allumage, on ne sait jamais.

— Nous n'allons tout de même pas nous geler ici à attendre, protesta Christofer. Prenons la Land-Rover et poussons jusqu'à Acipinar. Mahmoud, Namik et Imir nous rejoindront. »

Il était ingénument autoritaire, snob, mais charmant, et, sous sa nonchalance, capable de beaucoup d'efficacité. Umit, qui l'avait eu comme entomologiste au cours d'une mission précédente en Turquie d'Europe, connaissait ses qualités. Il savait aussi qu'il ne fallait pas le laisser vous mener par le bout du nez. Avec ces Anglais, si l'on n'y prenait pas garde, on se retrouvait en train de servir le thé. Pour le principe, il contra :

« Non, je reste. Sadan aussi. Partez devant avec Namik et Claire. Vous préviendrez de notre retard le docteur Seldjouk, avec qui nous avons rendez-vous au dispensaire à midi trente. Si Claire est d'accord, bien sûr. »

Claire était d'accord. Ils s'étaient embarqués à bord de la Land-Rover, avec le sentiment de s'offrir une minuscule escapade. Qui allait s'achever en repas pour les fauves !

A présent, rendus fous par l'odeur du sang qui coulait des blessures de Christofer, les chiens hurlaient sauvagement. Mêlés aux appels du klaxon, leurs cris, que la fureur étrangeait, composaient une cacophonie d'enfer.

« L'hallali, songea Christofer. Mais, cette fois, c'est moi le cerf. »

Soudain, les deux hommes eurent l'impression qu'un brusque reflux creusait les rangs de leurs assaillants. Simultanément le klaxon s'était tu.

« Regardez ? cria Christofer. Elle est complètement cinglée ! »

Debout contre l'aile droite de la Land-Rover, bâton en main, un blouson de cuir plusieurs fois enroulé autour de son avant-bras gauche, comme elle l'avait vu faire à des dresseurs de chiens, Claire s'escrimait avec une douzaine de mastiffs. Elle avait tenté cette sortie désespérée pour essayer d'attirer sur elle une partie des adversaires de Namik et de Christofer, soulager d'autant les deux hommes ; qui sait, leur donner la possibilité de faire une trouée jusqu'à la voiture.

Manœuvre réussie, en tout cas dans sa première phase : c'était pour se précipiter vers cette nouvelle proie que la meute venait de se déplacer. Le problème était maintenant de savoir lesquels réussiraient les premiers : Christofer et Namik en échappant aux mastiffs, ou les mastiffs en dévorant Claire. C'était couru d'avance. Percant la garde de la jeune femme, un molosse lui sauta à la gorge ; elle vit monter vers elle le mufler aux babines retroussées sur des dents carnassières, aperçut de près la flamme qui brûlait au fond des prunelles sanglantes, et, dans un geste de défense tout instinctif, leva le bras gauche pour se protéger. Clac ! un piège d'acier se referma sur son poignet qui, sans le blouson protecteur, aurait été broyé. Affolée, elle abandonna ce leurre à son agresseur qui se mit à le déchiqueter furieusement, aussitôt assailli par les autres. A peine dix secondes de répit : frustrée, la meute reprit ses assauts.

Claire avait présumé de ses forces. Le cœur lui battait comme si elle allait mourir, ses jambes ne la portaient plus, la terreur lui tor-dait les entrailles. « Mon Dieu, se dit-elle, nous sommes perdus. »

« Sauvés ! hurla Christofer. Sauvés par le gong ! »

Les villageois arrivaient enfin : une vingtaine d'hommes et de femmes de tous âges, qu'escortait une nuée d'enfants. A croire que la communauté entière s'était déplacée. A grands coups de gueule et de bâtons, ils entreprirent de disperser les mastiffs, furieux d'être dérangés au moment de se mettre à table, et qui restèrent à bonne distance en grondant. L'Imam, un gros homme tout essoufflé d'avoir

couru, et dont les bajoues tremblaient d'émotion, expliqua pourquoi les secours avaient tant tardé. Désolé. Terriblement. L'attaque des chiens s'était produite à la minute exacte où la prière de midi prosternait en direction de La Mecque toute la population en âge d'adorer Dieu. Pris par leur saint zèle, ils n'avaient pas immédiatement perçu les coups de klaxon, ni compris leur signification. Ce n'est qu'en entendant les chiens donner de la voix qu'ils avaient réalisé — et s'étaient précipités. Juste à temps. Allah est grand !

« Eh bien, dit Claire, encore tremblante, à Christofer, vous saurez ce que les chiens turcs ont de plus que les chiens anglais : ils travaillent même pendant les offices religieux. »

2.

Les cafards d'Acipinar

Dans l'eau trouble du miroir (constellé de traces de mouches) qui était accroché au mur au-dessus d'une table de bois blanc recouverte de toile cirée, Claire contemplait son visage marqué par la fatigue. L'ampoule suspendue au plafond vacillait chaque fois que le groupe électrogène reprenait souffle.

Etait-ce à cause de cette mauvaise lumière ? Elle avait l'impression de ne pas se reconnaître tout à fait. Pas seulement cela : ayant cru pour de bon mourir pendant l'attaque des chiens, elle vivait une de ces minutes de vérité où l'on reprend avec étonnement possession du monde et de soi-même. Faut-il toujours éprouver une peur essentielle pour accepter de se voir en face ?

Ils étaient arrivés vers une heure de l'après-midi à Acipinar : un long village gris dont les maisons de terre battue s'agenouillaient de chaque côté de l'unique rue. Les passagers de la camionnette-laboratoire les avaient rejoints quelque quarante minutes plus tard, au dispensaire, où le docteur Seldjouk, responsable de la Santé publique pour le district d'Aksaray, les attendait paisiblement ; la patience, poussée aux limites de l'infini, est une des vertus cardinales de la personnalité de base turque. Le temps de se congratuler, de panser et de médicamenter Christofer, de déjeuner et d'établir les plans de campagne pour le lendemain : l'après-midi avait passé très vite. A présent il était six heures du soir, un crépuscule velouté descendait

sur la terre et l'on était convenu d'aller reprendre son souffle à l'hôtel avant de se retrouver pour dîner au *restoran* situé à l'autre bout de l'agglomération.

Le *Modern Palas* où était logée la mission n'avait de palace que le nom : celui-ci signifie d'ailleurs tout bonnement « hôtel » en turc. Traîtrises du langage. Quant au modernisme... Pas de salle de bains. Pas d'eau chaude. Et d'ailleurs pas d'eau du tout dans les chambres, dont les draps décorés de taches de punaises n'avaient pas dû être changés depuis le dernier Ramadan. Il est vrai que changer les draps représentait un vrai travail : chaque chambre ne comptait pas moins de dix lits ; si l'on voulait dormir seul, il fallait louer les dix. Mais Claire avait volontiers accepté de faire dortoir commun avec Sadan, l'infirmière.

« Ce sera plus sûr, dit Sadan.

— Comment cela, plus sûr ? demanda Claire.

— Dans ce pays il n'est pas bon pour une femme de loger seule. L'année dernière, à Kulu, j'avais une chambre entière pour moi et l'hôtelier m'avait dit, avec un sourire de bon papa : « Vous n'avez rien à craindre, vous vous enfermez à double tour et moi seul ai le double de la clé. » Il l'avait effectivement ; au milieu de la nuit, il est revenu pour essayer de me violer ! »

Elle était charmante, cette Sadan. Petite, mince, vive, pas encore atteinte par l'embonpoint qui au détour de la trentaine guette les femmes turques gorgées de sucreries, elle avait un visage triangulaire de chat et des yeux ombragés par des cils d'une incroyable longueur. Elle avait pris Claire en affection — d'ailleurs toute l'équipe vivait sous le signe d'une confortable camaraderie, origines confondues et drapeau national oublié — et se révélait des plus précieuses pour l'aider à se familiariser rapidement avec les coutumes visibles ou cachées. Discrète, avec cela. Prétextant son désir de prendre l'air, elle s'était contentée de raviver avec maestria le lourd maquillage de ses yeux — khôl, rimmel, ombre, crayon — pour plus rapidement laisser Claire seule avec elle-même, devant ce

miroir incongru dans les profondeurs duquel, soudain, elle se redécouvrait.

Claire du Bourg. Bientôt vingt-neuf ans, déjà, déjà. Un diplôme de médecine tropicale. Après cinq années d'expérience professionnelle au Centre antipaludisme de Marseille, un engagement tout neuf à l'O.M.I. Affectation de départ : la Turquie. Six mois de stage à Ankara pour s'initier aux problèmes administratifs et pour s'immerger dans la langue, que Claire désormais parlait couramment, à quelques fautes de syntaxe près : si l'on voulait faire un bon médecin de l'O.M.I., il fallait avoir l'esprit de la Pentecôte. Et en route ! Cette mission, qui allait conduire l'équipe des steppes d'Anatolie aux plaines à coton de Cilicie, sur la Méditerranée, était pour Claire la première. Quelque chose d'aussi important que le baptême du feu pour un soldat.

Mais dans cette bataille-ci, toujours recommencée, il fallait affronter un ennemi à la fois minuscule et terrifiant : le moustique, responsable de trois cents millions de cas de paludisme par an, dont un million de cas mortels : la puissance de feu d'une bombe atomique. C'était contre lui et contre sa larve, porteurs du germe de la fièvre, que l'O.M.I. mobilisait des millions de dollars et des milliers de chercheurs. C'était contre lui que Claire s'était si longuement entraînée. Elle n'avait pu jusqu'à présent que constater ses ravages et soigner ses victimes. Elle allait désormais l'affronter sur son terrain, et en éprouvait une impatience joyeuse.

Claire. Claire du Bourg. Née sous le signe des Gémeaux, ascendant Lion. Intelligence, brio, susceptibilité, goût du faste, sentiment extrême de la dignité, ruse (y compris avec soi-même), intuition divinitrice. Et, par-dessus tout, la vocation des contrastes : la douceur et le sens du commandement, la rancune et la faculté d'oubli, la sensualité profonde et une pudeur quasi malade. Elle n'avait pas besoin de ses références astrologiques pour savoir qui elle était. Mais se connaît-on ?

Avec hésitation elle promena une main légère sur son front, ses

yeux, son nez, son menton, comme font les aveugles pour déchiffrer un visage. Elle avait gardé le teint de pêche abricotée, rose sur fond doré, qui, avec ses yeux légèrement retroussés vers les tempes, la faisait souvent prendre pour une Eurasienne, bien qu'elle fût de pure souche provençale. Mais les joues avaient fondu ; la courbe exquise du nez en apparaissait plus hardie et la bouche plus gourmande ; le regard s'était comme creusé ; son feu noir se voilait parfois d'une brume ; aux commissures des paupières, des lèvres aussi, la lumière frissante faisait apparaître une imperceptible griffure de rides. C'était le masque volontaire, mais ravagé d'une secrète tendresse, d'une femme qui a l'habitude d'aller jusqu'au bout de ses joies, de ses peines, de ses promesses, de ses forces.

Où était le visage encore embué d'enfance de cette Claire du Bourg dont elle avait cru conserver intacte l'image et à qui elle découvrait, brusquement, qu'elle ne ressemblait plus que de loin ? Où était cette Claire-là ?

On frappa à la porte. Un petit garçon vêtu d'une culotte rapiécée et d'une chemise à carreaux trop grande pour lui, le crâne tondu, avec une bouille toute ronde maculée de suie mais éclairée d'un admirable sourire, lui apportait un broc d'eau chaude. Délicatesse inouïe dans cette auberge de misère ; l'hospitalité turque avait de ces prévenances.

Claire referma la porte, poussa le verrou, ôta rapidement chemisier et soutien-gorge. Elle allait profiter de l'aubaine pour faire une rapide toilette et se changer ; les camarades de la mission méritaient qu'elle fit l'effort de passer une robe pour dîner avec eux.

Elle n'aimait pas se voir nue. Il lui semblait que son corps avouait ce que l'expression de son visage, ses attitudes, ses gestes essayaient de cacher. Elle était plutôt petite, mince et même menue, avec des jambes longues et des attaches délicates. Mais, sous une taille extraordinairement fine, ses hanches s'évasaient en violoncelle avec une surprenante opulence. Et son torse frêle portait une poitrine lourde, mais solide, dont la plénitude s'affirmait avec les années.

Fabien s'en attribuait volontiers le mérite. « Quand je t'ai connue, disait-il, tu étais maigre comme un chat écorché. Le bonheur, ça se pèse ! »

Cinq ans déjà. Un jour, trop sage étudiante de cinquième année à la fac de Montpellier, elle avait accepté d'accompagner comme hôtesse un voyage organisé en Yougoslavie, au bord du lac d'Ohrid. Par désceuvrement. Aussi pour se changer les idées : quelques semaines auparavant, son père s'était tué sous ses yeux en tombant de cheval.

Or, au cœur de ces vacances qui n'auraient dû être qu'une fête de soleil et d'eau bleue, sa vie avait tout à coup basculé. Le groupe dont elle s'occupait avait été pris dans un tremblement de terre qui n'avait laissé de la ville d'Ohrid que des ruines. Elle-même s'était laissée emporter dans un séisme pire : l'amour insensé, tout de violence et d'orgueil, qui la liait — l'opposait ? — à Fabien Mazerie, médecin de salon et chirurgien maudit, égaré par hasard dans cette bande de touristes ingénus. Claire et Fabien avaient fait table rase : elle de ses principes de paisible morale et de son polytechnicien de fiancé ; lui des vestiges de son passé, avec le souvenir douloureux de sa femme, morte dans la catastrophe, sous son bistouri, alors qu'il essayait de la sauver. Sur ces ruines encore fumantes, ils avaient construit leur étrange bonheur.

Pourquoi Claire n'avait-elle pas épousé Fabien, en définitive ? Pas peur de le perdre ? Effectivement, une obscure sagesse lui soufflait qu'un personnage comme celui-là n'était pas fait pour une destinée conjugale. Mais est-ce qu'au fond d'elle-même une liberté farouche ne se révoltait pas à la perspective d'unir sa vie — toute sa vie — à un homme auprès duquel il faudrait assumer à la fois tous les rôles : épouse, maîtresse, mère, sœur, petite fille ? Sous prétexte de permettre à l'autre d'être pleinement lui-même, chacun avait transigé pour aboutir à une union (Claire se refusait à dire : une liaison) qui les laissait heureux et frustrés. Eternels fiancés qui ne se lassaient pas d'attendre.

C'était Fabien lui-même qui l'avait poussée à se spécialiser dans les problèmes de médecine tropicale, avec lesquels elle était familiarisée depuis l'enfance : son père avait contracté la fièvre — c'était avant la démoustication du Languedoc-Roussillon — en chevauchant à travers ses domaines de Camargue ; elle le revoyait grelottant sous d'épaisses couvertures, pareil à un spectre, les yeux vides et le front poisseux d'une mauvaise sueur. « Comme cela tu soigneras ton père par procuration, disait Fabien en se moquant. On a toujours besoin de soigner son père. Surtout quand il est mort. »

Jeu, ou défi, ou désir sincère de la voir aboutir — avec lui, on ne savait jamais —, Fabien l'avait guidée tout au long de ces études ingrates qui débouchaient pour eux sur une séparation. Au dernier moment, elle avait eu un sursaut de faiblesse. C'était à Orly, quelques minutes avant l'embarquement.

« Si tu veux, je reste », avait-elle dit à Fabien.

Ils s'étaient regardés longuement, intensément, et la petite flamme narquoise qu'elle avait vue danser au fond des yeux gris de Fabien — « Ça y est, j'ai gagné » — l'avait aussitôt mise en alerte.

« Non, je pars. »

Aujourd'hui, elle criait vers lui de tout son corps. Décidément, il ne restait plus grand-chose de l'ancienne Claire du Bourg. Elle haussa les épaules. Assez d'introspection ! Elle ne s'attardait jamais à cette sorte d'analyse. Du moins le croyait-elle.

Soudain elle sursauta : elle avait l'impression qu'un regard était posé sur elle. Elle se retourna, avisa la fenêtre sans rideaux. Non pas une, mais trente paire d'yeux achevaient de la déshabiller : une bonne partie de la population mâle d'Acipinar, plantée sur le trottoir d'en face, ne perdait pas une miette du spectacle. De cela aussi Sadan l'avait prévenue : « Eteignez la lumière quand vous faites votre toilette. Ici les distractions sont rares. » Horrifiée, plus encore furieuse, Claire jeta sa robe de chambre sur ses épaules et entreprit de déménager la cuvette, sa trousse de toilette, sa valise, pour aller finir ses ablutions dans une encoignure d'où elle ne risquait pas d'être

LES CAFARDS D'ACIPINAR

vue. Elle sursauta. Sous son nez, une colonie de cafards descendait sagement le long du mur pour se rendre au grand bal hebdomadaire des cafards d'Acipinar. Charmant pays !

Il est vrai, songea Claire, que le lot des « missionnaires » de l'O.M.I. était de n'en voir que les coulisses. Là où les touristes passaient dans un rêve climatisé, admirant en toute impunité les beautés du paysage, les monuments historiques et les réussites incontestables de la Turquie nouvelle, eux devaient explorer avec minutie tous les bas-fonds où s'attardent l'ignorance, la misère, l'insalubrité. Forcément ! Les moustiques n'avaient pas pour habitude de fréquenter la chaîne *Hilton*. Ils préféraient les villages perdus au fin fond des antiques provinces, les cahutes de pisé semblables à des excroissances du sol, les étables que la commodité du chauffage animal faisaient voisines des salles de séjour, les troncs d'arbres creux, les flaques d'eau croupissante. Quand on se voulait chasseur de moustiques, il fallait s'attendre à explorer tous les dessous d'une civilisation. Pour le meilleur et pour le pire. Car les pauvres paysans d'Anatolie étaient souvent plus intéressants, en tout cas plus authentiques, que les habitués de l'agence Cook.

« Vous êtes prête ? » demanda à travers la porte la voix légèrement zéayante de Sadan.

« Voilà, cria Claire, je suis à vous ! »

Elle ne croyait pas si bien dire. Quelques heures plus tard, comme elle achevait de s'endormir dans son lit de pensionnaire — elle avait longuement choisi le sommier le moins défoncé, le matelas le moins suspect et les draps les plus frais —, elle sentit au coin de ses lèvres un baiser léger comme une aile de papillon, tandis qu'un corps chaud se glissait contre le sien.

« Vous voulez bien ? » demanda Sadan d'une voix suppliante de petite fille.

Elle eut beaucoup de mal à lui expliquer qu'elle ne voulait pas, que l'hospitalité turque avait ses limites, que si Sadan s'obstinait, il allait lui falloir passer la nuit dans la Land-Rover. La jeune fille

finit par se résigner. Pas convaincue. « Entre nous, voyons, ça n'aurait aucune importance. »

Puis, ayant regagné son lit, elle s'endormit sans plus de rancune qu'un petit animal.

Claire, elle, entendit retentir un à un tous les appels du muezzin invitant les fidèles à dormir en paix dans la bonté incompréhensible d'Allah.

Un suspense féminin : ce pourrait être le sous-titre d'*Un Amour turc*. Commencée avec l'attaque d'une équipe de médecins par une meute de chiens sauvages, dans le décor désolé de l'Anatolie Centrale, l'aventure s'achève en Turquie du Sud sur l'affrontement sans merci de deux hommes, dont l'un se bat pour tuer, l'autre pour sauver son amour. Entre-temps, la passion joue en liberté avec le mystère, la violence et la mort.

C'est l'occasion pour Claire du Bourg, l'héroïne, de découvrir avec stupeur les contrastes de la Turquie d'hier et d'aujourd'hui, en assistant comme spectatrice aux péripéties tendres et cruelles de cet « amour turc » qui doit, en plein XX^e siècle, affronter des tabous venus du fin fond des âges. Comme spectatrice seulement ? Et Claire parviendra-t-elle à se tenir à l'écart du jeu, dans l'espèce de corps à corps qui, au paroxysme de l'orgueil, la fait se mesurer avec l'indomptable Süüt, personnage d'un autre temps ? En filigrane, le problème éternel de la condition féminine et de ses contradictions.

Un Amour turc est le deuxième roman d'Anne Magadieu, dans sa série des « Claire du Bourg ». On y retrouve tous les éléments qui avaient fait le succès éclatant du premier, *De cendre et de lave*, choisi successivement comme feuilleton de vacances par *France-Soir* et *Le Dauphiné libéré* : la même façon minutieusement exacte de décrire, selon les meilleures techniques du reportage moderne, le pays où se déroule l'action ; la même dimension romanesque ; le même art du récit qui vous tient en haleine jusqu'à la dernière ligne.

C'est une idée toute simple, raconte Anne Magadieu, qui l'a poussée à écrire cette suite romanesque. « Les hommes, dit-elle, ont leurs romans d'aventures, qu'ils soient policiers, d'espionnage ou d'anticipation. Pourquoi les femmes n'auraient-elles pas les leurs ? »

Eh bien, voilà : c'est fait.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

